
Une pensée de la mondialité au XIX^e siècle :

Jules Duval et les utopies socialistes

Um pensamento da globalidade no século XIX: Jules Duval e utopias socialistas

A thought of globality in the nineteenth century: Jules Duval and socialist utopias

Un pensamiento de la mundialidad en el siglo XIX: Jules Duval y utopías socialistas

Pascal Clerc



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/terrabrasilis/1380>

DOI : 10.4000/terrabrasilis.1380

ISSN : 2316-7793

Éditeur :

Laboratório de Geografia Política - Universidade de São Paulo, Rede Brasileira de História da Geografia e Geografia Histórica

Référence électronique

Pascal Clerc, « Une pensée de la mondialité au XIX^e siècle : », *Terra Brasilis (Nova Série)* [En ligne], 5 | 2015, mis en ligne le 17 décembre 2015, consulté le 01 mai 2019. URL : <http://journals.openedition.org/terrabrasilis/1380> ; DOI : 10.4000/terrabrasilis.1380

Ce document a été généré automatiquement le 1 mai 2019.

© Rede Brasileira de História da Geografia e Geografia Histórica

Une pensée de la mondialité au XIX^e siècle :

Jules Duval et les utopies socialistes

Um pensamento da globalidade no século XIX: Jules Duval e utopias socialistas

A thought of globality in the nineteenth century: Jules Duval and socialist utopias

Un pensamiento de la mundialidad en el siglo XIX: Jules Duval y utopías socialistas

Pascal Clerc

Introduction

- 1 La période de l'histoire de la géographie française qui s'ouvre avec l'événement symbolique de la guerre entre la France et la Prusse en 1870-71 est bien connue à tel point que nombre d'historiens de la discipline en ont fait pendant longtemps, encore aujourd'hui parfois, un moment fondateur.
- 2 L'intérêt pour des périodes un peu plus anciennes est par contre récent. Avec *Géographies plurielles* (Blais et Laboulais, 2006), puis *Naissances de la géographie moderne (1760-1860)* (Besse, Blais et Surun, 2010), deux collectifs d'auteurs développent le projet de combler un « vide historiographique » (Blais et Laboulais, 2006 : 14) pour une période allant du milieu du XVIII^e siècle au milieu du XIX^e siècle. Ils montrent que les temps plus anciens ont leurs historiens et surtout, que la plupart des histoires de la géographie publiées en France présentent largement la période de la géographie dite « classique » ou « vidalienne ». Ils expliquent ce vide historiographique par la difficulté à cerner des savoirs épars, sans paradigme unifiant, des savoirs « pluriels » comme l'indique le titre d'un des ouvrages. Ces géographies ne se constituent pas à partir d'un lieu unique, mais sont mobilisées au sein de dispositifs divers et, en outre, ne sont pas définies explicitement comme telles. Jean-Marc Besse y voit le paradoxe d'un savoir qui est

« partout comme fondement et nulle part comme institution » (Besse, 2010 : 11). Cette difficulté à se saisir d'un objet d'étude, peut expliquer la méconnaissance durable de ces temps épistémologiquement incertaines au sein d'une science qui fait son histoire de manière rétrospective, partant donc d'un existant disciplinaire qui serait impossible à cerner avant les années 1870 ; cette difficulté s'exprime aussi par l'instabilité de la géographie au sein des classifications des XVIII^e et XIX^e siècles (Laboulais, 2006).

- 3 Mais, entre ces travaux récents et les histoires plus académiques centrées sur l'institutionnalisation de la géographie et la période vidalienne, reste encore une zone d'ombre. Elle commence avec les années 1850 et se termine au début des années 1870. Pourtant, le contexte et quelques évolutions dans le champ des savoirs « en géographie » auraient pu exciter la curiosité des chercheurs.
- 4 Le contexte, c'est le Second Empire et en particulier sa période libérale, cette première décennie de pouvoir pour Napoléon III pendant laquelle, en un temps de forte croissance économique, de nombreux événements ayant une dimension spatiale sont identifiables, événements qui impliquent la France à toutes les échelles : l'urbanisme haussmannien, le traité de libre-échange avec l'Angleterre, la reprise de la colonisation en Afrique et en Asie, l'équipement ferroviaire du territoire national, le percement du canal de Suez...
- 5 Du côté de ceux qui produisent, mobilisent, diffusent des savoirs « géographiques »,¹ les interrogations réflexives sont nombreuses et susceptibles de remettre en cause un savoir de l'inventaire et de la description. En 1863, Louis Vivien de Saint-Martin (1802-1897) fait une mise au point sur l'état de la géographie, publiée l'année suivante, dans laquelle il critique notamment un enseignement peu adapté aux besoins du monde contemporain ; il dénonce « d'arides nomenclatures, propres seulement à rebuter l'esprit et la mémoire » (1864 : 18). Ses récriminations concernent aussi la Société de Géographie de Paris (SGP) qui se préoccuperait plus de narrer de manière spectaculaire des récits d'exploration que de se préoccuper de ce dont les élèves ont besoin. En mai de cette même année 1863, Jules Duval (1813-1870) propose de redéfinir le champ de la géographie lors de deux conférences tenues à la SGP, proposition qu'il précise l'année suivante en définissant la place que la géographie pourrait occuper au sein d'une science de la colonisation. Et c'est justement en raison de positions affirmées en faveur de la colonisation que la Société connaît alors une augmentation considérable du nombre de ses adhérents.² Du côté de l'enseignement disciplinaire, les choses bougent aussi et les critiques de Vivien de Saint-Martin trouvent un écho avec la rédaction par Émile Levasseur (1828-1911) des premiers programmes « modernes » de géographie qui rompent avec la tradition descriptive et historienne de la discipline scolaire, et accordent une place essentielle à l'entrée économique. Mentionnons enfin le projet de géographie universelle d'Élisée Reclus, pensé au cours de ces mêmes années 1860 (Ferretti, 2014 : 73).
- 6 En dépit donc de cette actualité géographique conséquente, ces événements et surtout le sens qui se dessine à travers leur mise en relation, restent peu étudiés. Je tenterai de montrer que ces deux décennies sont fondatrices d'un courant de la culture géographique dont l'occultation, outre les raisons mentionnées plus haut, renvoie aussi au fait qu'il n'est pas lisible, visible au sein du courant qui l'emporte avec Vidal de la Blache et ses épigones. On ne fait pas l'histoire des perdants, ni celle des projets avortés et des voies, apparemment, sans issues.
- 7 C'est hors des sentiers arpentés par les historiens de la géographie qu'il faut aller chercher des signes de ce qui se joue alors dans le champ d'une géographie éclatée, dispersée, parfois une géographie sans géographes.³ Dans *L'idée coloniale en France* (1972),

Raoul Girardet souligne le rôle décisif de ceux qu'ils qualifient de « géographes » dans le développement d'une vision de la planète comme vaste domaine à mettre en valeur, vision qui sous-tend l'entreprise coloniale. Armand Mattelart dans son exploration des « imaginaires de l'unité de la fourmilière humaine » (2009 : 7) mentionne à plusieurs reprises le rôle majeur des géographes et de la géographie dans l'élaboration d'une nouvelle vision de la terre et du monde.

- 8 Ces deux ouvrages disent l'essentiel des cultures que je croiserai ici : le projet colonial, les utopies socialistes, une pensée de la mondialité, cela au profit d'une géographie de l'action.
- 9 Au centre de cette recherche, un homme : Jules Duval, très largement oublié par les historiens de la géographie comme par les spécialistes de la colonisation.⁴ Pourtant dans ces deux champs et à la rencontre de ces deux champs, il a joué un rôle important. Quelques auteurs le soulignent quand même dont Charles-Robert Ageron dans la somme qu'il a consacrée à l'histoire de l'Algérie (*De l'Algérie « française » à l'Algérie algérienne*, 2005). Il le voit comme l'inspirateur des travaux de Paul Leroy-Beaulieu et de la pensée coloniale de Jules Ferry. De son côté, dans son étude des sociétés de géographie (*Les sociétés de géographie en France et l'expansion coloniale au XIXe siècle*, 1993) Dominique Lejeune mentionne le rôle majeur de Duval dans le développement de la Société de Géographie de Paris. Son nom apparaît dans un article de Catherine Rhein (1982) qui le considère comme un des savants ayant influé sur le renouvellement de la géographie scolaire. Des travaux récents consacrés en totalité ou partiellement à Émile Levasseur – un des savants qui prit en charge son héritage – contribuent aussi à lui donner quelque visibilité (Clerc, 2007). Enfin, il est assez régulièrement cité dans le cadre des études fouriéristes.⁵
- 10 Dans une thèse essentielle, Jean-Baptiste Arrault (2007) analyse la mondialisation dans la communauté des géographes à partir de 1890, donc avant même l'existence du mot, arguant du fait, pour ne pas remonter plus avant dans le temps, que les « utopies planétaires » plus anciennes « certes, participent d'un discours sur le monde, mais (...) n'entretiennent le plus souvent avec la mondialisation qu'un lien fort ténu, voire totalement imaginaire » (2007 : 11). Tenu peut-être, mais imaginaire non; Jules Duval, avant Émile Levasseur, Marcel Dubois ou Maurice Zimmermann, « pense mondial », pense la totalité planétaire dans ses interactions même s'il n'a pas élaboré de cadre théorique permettant de formaliser cette pensée. C'est principalement cette question de la mondialité, d'une pensée « à l'échelle du monde » comme l'écrit Arrault, dont il sera question ici à travers d'une part un portrait de Duval, d'autre part une analyse des caractéristiques de cette pensée et de ses héritages saint-simoniens et fouriéristes.

Jules Duval, un outsider de l'histoire de la géographie

Influences saint-simoniennes et fouriéristes

- 11 Fils d'un notable local, Jules Duval grandit à Rodez où il fait la totalité de ses études secondaires. Il prend ensuite la direction de Toulouse pour des études de droit avant un retour au pays pour y exercer ses talents de juriste. Dès cette période, et sans doute même lors de ses études toulousaines, il est en contact avec les milieux saint-simoniens.

- 12 Mais il s'ennuie ferme à Rodez. Son idéalisme, sa volonté de changer le monde, exigent de plus vastes horizons. Dès 1842, il manifeste sa volonté de partir pour l'Algérie. Les trajectoires de quelques saint-simoniens historiques, comme Prosper Enfantin (1796-1864), n'y sont sans doute pas pour rien. Comme d'autres, le « Père Enfantin » fait le voyage en Algérie ; en 1839, il part pour Alger dans le cadre de la « Commission scientifique d'exploration d'Algérie ». Pour les saint-simoniens, la colonie est une sorte de laboratoire où, au-delà des travaux d'inventaire relatifs aux potentialités de cette terre, ils pensent pouvoir mettre en œuvre certains de leurs principes.
- 13 Mais, c'est alors des disciples de Fourier dont Duval se rapproche, essentiellement parce que le mouvement saint-simonien s'efface, miné par des conflits internes. Les rêves de transformation du monde de Duval trouvent un nouvel écho au sein de l'École sociétaire de Victor Considerant (1808-1893), un disciple de Fourier. En 1846, il démissionne de son poste à Rodez et passe une partie de l'année à Paris, rencontre Considerant, et entre au conseil de rédaction du journal de l'École sociétaire, *La Démocratie Pacifique*, créé trois ans auparavant.

Colon en Algérie

- 14 Finalement, c'est à l'automne 1847 que Duval part pour l'Algérie, pays neuf – prétendu neuf par la puissance coloniale qui occulte l'occupation indigène de l'espace – et donc champ possible de mise en application des principes fouriéristes. Il débarque à Alger et rejoint, à Saint-Denis du Sig dans la région d'Oran, une communauté agricole créée deux ans plus tôt par des fouriéristes lyonnais : l'Union Agricole d'Afrique. C'est à l'initiative du conseil d'administration de l'Union qu'il est appelé comme sous-directeur.⁶ Les conditions semblent favorables : 3 000 hectares de bonnes terres de plaine et des possibilités d'irrigation facilitées par un barrage sur le Sig. Si dans cette exploitation, Duval peut mettre en application des principes fouriéristes, ce n'est pas pour autant un phalanstère. Il y défend un projet social sans maîtres, ni domestiques (mais néanmoins avec une hiérarchie toute militaire), plaide en s'inspirant des principes fouriéristes pour des rapports sociaux harmonieux et pour un système de protection sociale des travailleurs. Les journaliers indigènes recrutés par l'exploitation, s'ils sont sans doute mieux traités qu'ailleurs, restent à l'écart du projet fouriériste ; l'harmonie a ses limites. Il crée ou développe des structures collectives : une crèche, une école où il enseigne lui-même, une infirmerie. C'est dans ce cadre qu'il inscrit son projet social et politique.
- 15 Dans le *Bulletin de l'Union Agricole du Sig*, petite publication qu'il met en place à partir de 1849, il donne la dimension de ce projet :
- L'humanité étant chargée de mettre son globe en bon état de culture, car le bon Dieu le lui a donné à bail pour cette fin, à quoi sert d'atermoyer ? Puisqu'il faut faire la besogne, un jour ou l'autre, dans cette vie ou dans une suivante, mieux vaut tôt que jamais. Ce que nous aurons fait, nous en jouirons (...) Les marais ne se dessèchent pas sans la main de l'homme, sans elle les déserts ne deviennent pas féconds. (cité par Valette, 1974 : 402)
- 16 Comme il l'avait déjà précisé dans une conférence à Alger en 1848, c'est la possibilité de mettre en œuvre des principes fouriéristes plus que le patriotisme ou l'« amour passionné de la colonisation » (cité par Valette, 1974 : 399) qui l'a conduit ici. Mais rapidement, la vision de Duval évoluera ; au-delà de sa conception de l'Algérie comme laboratoire pour les utopistes socialistes, il deviendra un fervent partisan de la colonisation.

- 17 Cette expérience coloniale et agricole tourne court : problèmes financiers, problèmes de pouvoir, compétences gestionnaires de Duval sont les éléments fréquemment évoqués pour expliquer son départ de Saint-Denis du Sig. À l'automne 1850, il démissionne, ou est écarté, de la direction de l'exploitation. Il en reste néanmoins proche et n'hésite pas à défendre ce projet fouriériste chaque fois que l'occasion s'en présente.
- 18 Son séjour en Algérie dure encore deux ans, entrecoupés de brefs allers-retours vers la France. Il s'installe alors à Oran et collabore à *L'Écho d'Oran* dont il devient rapidement le « directeur-proprétaire ». ⁷ Comme publiciste, il mobilise son expérience coloniale pour afficher ses opinions et faire part de ses connaissances sur les pratiques agricoles, la main-d'œuvre, l'administration, la place des indigènes, les relations avec la métropole. Homme de plume après avoir été un homme de terrain, il devient, avant même son retour en France, une voix écoutée, déjà un spécialiste de la colonisation en particulier dans ses dimensions sociales et économiques.

Un spécialiste des questions coloniales

- 19 Duval rentre définitivement en France en 1852. Il est alors âgé de 39 ans. Sa formation universitaire et ses années algériennes lui ont permis de définir plus précisément ses centres d'intérêt : l'écriture et la colonisation. Il se tourne alors totalement vers le journalisme même si, pour des raisons alimentaires, il occupe pendant quelques années un poste subalterne au Crédit foncier. Il collabore à de nombreux journaux, en particulier les réputés *Journal des débats* et *Revue des deux Mondes* ; il publie des textes dans des ouvrages collectifs, participe à des dictionnaires. En 1861, il crée *L'Économiste français*. Il en est à la fois le directeur, le gérant et le principal rédacteur. Le journal paraît d'abord deux fois par mois, puis devient hebdomadaire ; son tirage varie entre 700 et 800 exemplaires. *L'Économiste français* traite pour l'essentiel de questions coloniales, et « géographiques » ajoute-t-il en 1864 devant les membres de la Société de Géographie de Paris (cité par Valette, 1974 : 1151). Pour développer son journal, Duval s'entoure de nombreux collaborateurs issus pour partie de la mouvance fouriériste, pour partie du milieu des économistes favorables à la colonisation. On note aussi qu'il sollicite des « géographes » : Richard Cortambert, Victor Adolphe Malte-Brun, Onésime Reclus et Louis Vivien de Saint-Martin.
- 20 L'expertise de Duval sur les questions coloniales se renforce ; ses archives révèlent de nombreuses conférences dans toutes les régions de France. Il faut dire qu'il fournit un travail considérable. Depuis toujours, et encore plus depuis son retour d'Algérie, il amasse une documentation abondante sur ses sujets de prédilection, il compile de nombreux travaux, rassemble des informations statistiques en particulier dans les domaines économique et commercial ainsi que dans celui des migrations, met en relation, élabore des synthèses. Ces notes concernent de très nombreuses régions du monde : l'Afrique bien sûr mais aussi l'Océanie, la Guyane, Haïti, l'Arabie, l'Asie Occidentale...
- 21 Sa documentation archivée aujourd'hui à Rodez donne une idée assez précise de sa méthode de travail : ses notes s'apparentent parfois à des collages, des compositions baroques d'informations diverses qui sont assemblées parce qu'elle concerne le même lieu. Pour les établir, il dépouille la presse au quotidien, lit des revues, s'appuie sur son importante bibliothèque personnelle⁸ et mobilise sans doute un réseau de correspondants conséquent.

Le « patron » de la Société de Géographie de Paris

- 22 Lors de sa séance du 6 novembre 1857, La Société de Géographie de Paris admet Duval comme membre sur proposition de Victor Adolphe Malte-Brun (secrétaire-adjoint) et d'Edme François Jomard (président de la Commission Centrale). Son ascension y est très rapide : deux ans plus tard, il est membre de la Commission Centrale et en 1868, il est à la tête de celle-ci, le véritable organe de décision de la Société, avant d'être l'année suivante, vice-président du bureau de la Société. Autrement dit, il est à ce moment-là un des patrons d'une des premières sociétés de géographie du monde.
- 23 L'homme est volontaire, gros travailleur et prêt à s'engager pour défendre ses convictions. C'est aussi un homme de réseau. La liste de ses correspondants est impressionnante – environ 1 400 selon la liste établie par la Société des Lettres de l'Aveyron – parmi eux des hommes politiques, des diplomates, des éditeurs, des hommes d'affaires, des savants, des journalistes, des ingénieurs, des écrivains. Son réseau, c'est aussi celui des correspondants de *L'Économiste français*. Bref, ses relations son multiples et expliquent aussi son ascension fulgurante au sein de la Société de Géographie. Il faut y ajouter le sérieux de son engagement qui se traduit par une assiduité remarquable aux séances de travail qu'il a d'ailleurs l'occasion de présider à plusieurs reprises en 1867 et 1868 (Valette, 1974 : 1144). Selon Dominique Lejeune (1993 : 69), c'est l'arrivée du Duval dans les instances dirigeantes de la Société qui est la cause du développement de celle-ci. Plus précisément, c'est par l'inflexion clairement colonialiste qu'il donne à la Société que son essor est possible. Cette évolution est sans doute le résultat d'une heureuse conjonction entre l'expertise coloniale de Duval et une évolution, au moins dans les milieux savants et politiques, du sentiment colonial. Duval entraîne avec lui les poids-lourds de la Société. Le temps du romantisme aventureux se termine ; place à l'action coloniale.
- 24 Un des moments symboliques de l'intégration de Duval dans le milieu des géographes et au sein de la Société de Géographie de Paris est sa conférence du 1^{er} mai 1863 : « Des rapports entre la géographie et l'économie politique ». C'est un texte programmatique qui vise à redéfinir la place de la géographie au sein du champ des savoirs. C'est aussi, secondairement, un texte stratégique visant au rapprochement de deux sciences que Duval juge délaissées. Au sein des publications habituelles de la Société, plus friande de récits de voyages et de travaux d'érudition, ce texte détonne et positionne Duval comme un acteur possible de renouvellement.
- 25 Pour lui, géographie et économie politique relèvent d'une même vision du monde : « les deux sciences étudient avec le même soin, quoiqu'avec des méthodes et des vues différentes, le globe, ses produits, ses habitants, les rapports des zones et des climats, les œuvres du travail humain, les sociétés politiques » (1863 : 170).
- 26 Ce sont deux savoirs qui lient la terre et l'homme à travers l'activité humaine. La géographie indique les potentialités terrestres en s'appuyant – sous la forme de l'inventaire – sur les faits et la description des conditions naturelles ; l'économie politique théorise ces apports. Les connaissances géographiques sont donc indispensables à la mise en valeur de la planète.

À la croisée des mondes

- 27 Mais Duval ne mènera guère plus avant sa réflexion. Dans la nuit du 20 au 21 septembre 1870, il quitte la capitale en guerre, assiégée par les forces prussiennes, pour regagner Rodez. Le train qu'il emprunte entre en collision avec un autre convoi. Il fait partie des victimes ; il avait 57 ans.
- 28 Diverses sources, notamment sa correspondance mais aussi la liste de ses collaborateurs à *L'Économiste français*, permettent de cerner son environnement intellectuel et d'approcher peut-être – en dépit de contradictions internes, d'une pluralité des ancrages et d'une structure lâche aux limites indécises – un courant idéologique actif au milieu du XIX^e siècle. Quelques noms donnent idée de cette nébuleuse : des libéraux (Henri Baudrillard, Frédéric Passy, Anatole Prévost-Paradol, Louis Wolowski...), des « colonistes », c'est-à-dire des partisans de la colonisation, qui ont passé une partie de leur vie en Afrique du Nord (Henri Duveyrier, Henri Fournel, Oscar Mac Carthy, Auguste Warnier...), des utopistes, saint-simoniens ou fouriéristes (François Barthélémy Arlès-Dufour, Édouard Charton...), des géographes (Richard Cortambert, Victor-Adolphe Malte-Brun, Onésime Reclus, Vivien de Saint-Martin...), des publicistes et éditeurs (Challamel Aîné, Louis Hachette...). La liste pourrait être plus longue encore en y ajoutant des éducateurs ou des publicistes ; plus longue aussi car nombre de ceux qui sont cités ici relèvent de plusieurs de ces catégories.
- 29 Il semble difficile pour un esprit du début du XXI^e siècle, de trouver quelque cohérence à ce tableau d'autant qu'au-delà des sous-ensembles mentionnés plus haut, c'est en chaque individu que cette apparente hétérogénéité se manifeste. Prenons l'exemple de Michel Chevalier (1806-1879). C'est un contemporain de Duval célèbre notamment pour avoir mis en place, avec Richard Cobden, le traité franco-anglais de libre-échange de 1860. Économiste, homme politique et saint-simonien : le philosophe Jules Simon dans une *Notice historique sur la vie et les travaux de Michel Chevalier* (1889), résume en quelques mots le parcours et la pensée de Chevalier : il « commence comme un rêveur et finit comme un homme d'affaires ». Utopiste et réaliste, révolutionnaire et pragmatique. Ce pourrait être aussi le portrait de Duval.
- 30 Pourtant, au-delà de l'hétérogénéité qui semble caractériser cet environnement intellectuel, au-delà de ces personnages complexes qui paraissent associer les contraires, les hommes (et les femmes – certes peu nombreuses mais suffisamment présentes pour que cela soit notable en cette période)⁹ ont en partage une vision planétaire et une conception politique progressiste.
- 31 Armand Mattelart dans son *Histoire de l'utopie planétaire* (2009) présente, dans ses contradictions et ses articulations, la pensée du monde qui se développe dans la seconde moitié du XIX^e siècle entre partisans de la fusion des races, du métissage généralisé, libre-échangistes, colonialistes, promoteurs des réseaux de transport et de la mise en valeur. Duval et ses proches sont à la croisée de ces chemins, sur ce fil, partageant cette vision d'un monde qu'ils imaginent porteur d'harmonie.¹⁰
- 32 Sur le plan politique, il semble encore plus délicat de penser un corps idéologique tant les clivages diffèrent de ce que nous connaissons aujourd'hui. Procéder par opposition semble le plus simple ; la nébuleuse idéologique de Duval s'oppose au conservatisme, sous toutes ses formes : politique, économique et social. Duval et ses proches sont des hommes de progrès dont la perspective est l'amélioration de la vie des hommes sur la terre. Ils sont optimistes et cet optimisme repose sur la confiance : Ils ont confiance en l'homme,

confiance en les techniques, confiance dans la capacité de la terre à nourrir tous ses habitants. Ils sont convaincus que les savoirs scientifiques, la géographie notamment, permettent ce progrès ; ils croient en la connaissance et en l'éducabilité des individus.

Une pensée du Monde

S'appropriier le Monde

- 33 En décembre 1869, Jules Duval est à Lyon pour deux conférences. Celles-ci sont organisées par l'*Union libérale pour le maintien des traités de commerce*.¹¹ La raison d'être de cette association tient toute entière dans son intitulé. En 1869, le traité de libre-échange franco-britannique arrive presque à échéance,¹² les libéraux, libre-échangistes et persuadés qu'un commerce sans entraves est bénéfique pour tous les partenaires, s'activent. La cheville ouvrière locale de ces conférences est François Barthélémy Arlès-Dufour (1797-1872). L'homme a un profil proche de celui de Chevalier : homme d'affaire et saint-simonien (un proche de Prosper Enfantin), homme politique, membre de la Chambre de commerce de Lyon, très impliqué dans des projets éducatifs.¹³ Les conférences de Duval ont pour titre « L'unité économique et commerciale du globe par le libre-échange ». Une vaste salle a été choisie pour ces deux soirées en raison de l'attrait possible pour le sujet, à juste titre : c'est un succès considérable. D'après Valette (1974 : 1190) environ 4000 personnes auraient assisté à chacune des conférences de Duval. Dans le texte manuscrit qu'il a rédigé pour ces interventions, Duval précise qu'il a devant lui un globe et qu'il le mobilise à de nombreuses reprises pour appuyer son propos. Quelques années plus tôt, il écrivait : « Il n'est pas de géographe qui ne porte notre planète dans son esprit, qui ne manie et ne fasse tourner avec plaisir la sphère sous ses doigts, qui ne la contemple » (Duval, 1863 : p. 308). Au-delà du lien totalement anachronique et relevant d'une toute autre idéologie – mais comment ne pas y penser ? – avec une scène célèbre du film de Chaplin *Le dictateur* (1940), on peut deviner derrière ces mots un projet d'appropriation de la totalité terrestre et une pensée du monde, une pensée « à l'échelle du monde » comme l'écrit Jean-Baptiste Arrault (2007) ; le globe comme représentation symbolique d'une terre connue, cartographiée, bientôt appropriée. Une pensée, mais aussi des actes : mettre la terre en valeur, tracer des voies, pour espérer rapprocher les peuples.

Mettre en valeur

- 34 Pour Duval et les saint-simoniens, la terre est un potentiel à exploiter. Raoul Girardet parle d'un « immense jardin en friche » (1972 : 42) pour qualifier la terre du point de vue de ceux-ci ; un jardin à exploiter de manière systématique et rationnelle. C'est aussi un point de vue fouriériste. Dans la *Théorie des quatre mouvements* (1808), Fourier propose un plan rationnel et global d'organisation de la terre en phalanstères permettant ensuite sa mise en valeur. Selon lui, cela pourrait être fait en six ans. Six ans pour sortir du « désordre » (1808 : 58), d'une planète livrée aux bêtes sauvages et aux peuples, et un siècle peut-être pour atteindre une population optimale de trois milliards d'être humains¹⁴ et la mise en culture de la totalité du globe. Duval se retrouve totalement dans cette vision à la fois systématique et universaliste de l'évolution de l'espèce humaine sur la planète.

- 35 De Duval aux géographes vidaliens, c'est la même antienne qui sera reprise quant aux potentialités inexploitées et au « gâchis » qui découle de pratiques culturelles ou d'élevage jugées archaïques, principalement parce qu'elle ne correspondent pas aux canons occidentaux de la mise en valeur ; l'adaptation aux conditions du milieu étant interprétée comme une propension à la paresse (Clerc, 2008). En dépit, ou peut-être à cause, de son expérience algérienne, Duval participe à l'entretien de tous les clichés relatifs à l'agriculture indigène et au nomadisme : des agriculteurs qui « grattent » la terre (l'expression reviendra sous de nombreuses plumes géographiques jusqu'aux années 1930) et des nomades qui « promènent leurs tentes » (1877 : 43) sur de vastes étendues. Au-delà de ces pratiques jugées inadaptées, c'est la disqualification de la « race arabe » qu'énonce Duval ce qui, on y reviendra, peut faire douter de sa vision de l'unité de l'humanité. À ses yeux, l'homme civilisé doit prendre possession de ces terres indûment occupées. Il se rallie aux politiques de l'État français pour qui, en Algérie, les tribus peuvent être expulsées de terres jugées non cultivées, au bénéfice des colons agriculteurs.
- 36 En 1868, c'est une tradition solidement établie de l'époque, Duval porte un toast devant ses collègues de la Société de Géographie de Paris. Il lève son verre à la mise en valeur intégrale du globe, à cette « marche glorieuse » (1870 : 373) vers l'avenir. Il utilise trois mots ; ce sont les trois étapes de cette mise en valeur : l'exploration, l'exploitation des « ressources » (minerais, animaux, bois) et la colonisation. L'exploration est en cours, l'exploitation des ressources commence mais dépend du développement d'un réseau de transport. Quant à la colonisation, elle avance par endroits et reste à faire ailleurs. La colonisation, c'est pour Duval la mise en valeur agricole ; plus précisément, c'est la mise en valeur agricole en tant qu'elle structure et légitime les autres dimensions de l'action coloniale, qu'elles soient stratégiques, démographiques ou diplomatiques.
- 37 Sa vision est assez proche de l'étymologie du mot « colonisation », du latin *colere* : cultiver puis *colonus* (cultivateur) d'où dérivent colon, colonial, coloniser... Dans l'article « colonisation » du *Dictionnaire général de la politique* de Maurice Block paru en 1873, Duval propose la définition suivante : « L'occupation, le peuplement et la culture des parties du globe qui sont inoccupées, non peuplées, incultes » (392). À plusieurs reprises, il se livre à des évaluations du potentiel à mettre en valeur : 10 milliards d'hectares sont « à peu près disponibles » (396) pour une mise en valeur. Selon lui, ces terres permettraient d'accueillir au total 5 milliards d'hommes de toutes les « races ».
- 38 Ces calculs le tiennent à l'écart de toute pensée malthusienne. Une perspective de 5 milliards d'hommes à une époque où le monde n'en compte guère plus d'un milliard peut sembler extrêmement éloignée. Dans son texte de 1863, il parle d'« infinies ressources » (246). Comme nombre des savants progressistes, Duval participe d'une vision d'un progrès sans limites sur une terre aux potentialités sans limites. Il n'a pas les préventions inquiètes d'un géographe comme Élisée Reclus.
- 39 Ses nombreuses publications, en particulier celles de *L'Économiste français*, permettent encore de préciser sa conception de la colonisation comme projet économique d'échelle mondiale. Économique, car à ses yeux la priorité réside dans la mise en valeur du sol et l'exploitation des richesses. C'est à ce titre qu'il refuse aux indigènes un droit sur le sol : parcourir l'espace avec des troupeaux, cultiver superficiellement et provisoirement quelques arpents de terre, ne permet pas selon lui d'en revendiquer la propriété. C'est le travail, la production de richesse, la mise en valeur intensive qui donne des droits. Mondiale car au-delà d'une vision nationaliste de la colonisation, Duval a toujours pensé la colonisation à l'échelle mondiale. Il l'écrit dans le programme de *L'Économiste français* :

« l'exploration, l'exploitation et la colonisation intégrale du globe » (1861) Il le répétera à de très nombreuses reprises, notamment dans son ouvrage *Notre planète* (1870) ou dans ses toasts devant les membres de la Société de Géographie de Paris : au-delà de l'Algérie, le monde est son horizon.

Couvrir le Monde de réseaux

- 40 Pour s'approprier la terre, en exploiter les ressources et la mettre en valeur sur le plan agricole, il faut tracer des routes terrestres ou maritimes, mettre en réseau, relier les lieux. C'est la question de « l'outillage » (les infrastructures et superstructures de transport). Cela permet d'échanger des marchandises et de développer aussi la circulation des hommes, favorisant par là un possible métissage des populations. C'est l'autre aspect de ce qui rassemble les utopistes socialistes et les capitaines d'industrie. Duval voit dans un commerce rendu plus facile par les réseaux de transport et la limitation des contraintes protectionnistes, la possibilité d'un rapprochement possible des peuples, « l'unité sociale du genre humain » dit-il dans ses conférences lyonnaises de 1869. Il poursuit : « Bientôt en 40 ou 50 jours, 75 au plus, il deviendra possible de faire le tour du globe et de serrer fraternellement la main d'hommes de toute race et de toute couleur, de toute langue et de toute religion ».¹⁵
- 41 Cette question des réseaux de transport est au centre des préoccupations saint-simoniennes (voir notamment Coilly et Régnier, 2006 ; Musso, 2006). En janvier et février 1832, Michel Chevalier publie une série d'articles dans *Le Globe* sur le rapprochement de l'Orient et de l'Occident, qui donneront naissance à sa brochure sur le *Système de la Méditerranée*. Son projet initial, c'est la paix entre les rives de la Méditerranée, entre l'Orient et l'Occident. Le moyen envisagé, c'est « l'outillage » avec un système de voies ferrées reliant les rives de la Méditerranée (avec des ports à développer) à l'intérieur des terres. Au-delà de l'espace maritime, c'est donc l'ensemble de l'Europe, de l'Afrique du Nord et du Moyen Orient que Chevalier veut mettre en contact, par exemple l'Angleterre et la Méditerranée¹⁶ par Paris, Lyon et Marseille. C'est donc un vaste réseau dont la Méditerranée est le centre que Chevalier envisage, un réseau qui serait le prélude à une entreprise plus vaste, de dimension mondiale.
- 42 Les chemins de fer, plébiscités par nombre de saint-simoniens, intéressent particulièrement Duval. Il est convaincu que les axes de transport, en Afrique notamment, seront ferroviaires. À la fin des années 1850, il expose à plusieurs reprises le projet de « Grand-Central de l'Algérie », une ligne de chemin de fer traversant toute la colonie d'ouest en est, au niveau des grandes plaines intérieures, avec de loin en loin, des lignes secondaires perpendiculaires permettant d'accéder aux villes de la plaine côtière. Ce réseau serait lui-même le prélude à une entreprise de plus grande ampleur accompagnant l'action coloniale du Maroc à la Tunisie, puis pourquoi pas vers le reste de l'Afrique. Anticipant les projets d'une liaison ferroviaire transsaharienne qui feront l'objet d'études très sérieuses à partir de 1879 et jusqu'à la Seconde Guerre mondiale, Duval envisage des voies ferrées s'enfonçant au cœur du Sahara, jusqu'à Tombouctou peut-être, réduisant le voyage de trois mois à une brève course de trois jours.
- 43 Au-delà de l'Afrique, l'intérêt pour les passages transocéaniques ramène aux utopies planétaires. Duval comme nombre de saint-simoniens est fasciné par les canaux ; ces derniers sont à l'origine d'une société d'études pour le canal de Suez en 1846. Dans sa conférence à la SGP du 1^{er} mai 1863, Duval s'enthousiasme :

Le jour où la mer Rouge et la Méditerranée confondront leurs eaux sillonnées par des milliers de navires, quel changement dans la condition politique et économique du genre humain ! Sur les bords du canal de Suez, l'Orient et l'Occident, le Septentrion et le Midi, mêlant leurs peuples, leurs races, leurs langues, leurs costumes, leur culte, leurs mœurs ; les distances entre les villes de l'ancien monde réduites de moitié ; l'Asie extrême, l'Afrique orientale, l'Océanie occidentale, entraînées dans le courant des affaires européennes ; toutes les cités maritimes, assises sur les bords de la Méditerranée et de la mer Noire, renaissant à leur antique splendeur et décuplant leur commerce ; toutes ces merveilles, la coupure d'un isthme par un canal les aura accomplies. (184)

- 44 Ces questions, au cœur des préoccupations saint-simoniennes sont prolongées par les implications d'autres savants comme Émile Levasseur (1828-1911)¹⁷. Il participe à la première commission de réflexion sur la construction d'un canal dans l'isthme de Panama lors du congrès tenu à Paris du 15 au 29 mai 1879. Il est chargé de faire le point sur l'état du commerce entre les pays concernés, d'évaluer les potentialités du trafic et les bénéfices possible, enfin d'inventorier les alternatives terrestres au canal. Dans un rapport aux accents saint-simoniens, il fait part de son enthousiasme et envisage le « grand bienfait pour l'humanité [d'une] pareille œuvre (...) les semences de richesse répandues sur une grande partie du globe terrestre par l'union des deux océans et la récolte abondante qui se lèvera ensuite au profit du genre humain (1879 : 29). Une vingtaine d'années plus tard, un géographe vidalien, Maurice Zimmermann fait montre du même intérêt pour toutes les liaisons d'échelle mondiale dans la *Chronique des Annales de géographie* dont il a la charge (Clerc, 2014 : 71-72). On y retrouve la même largeur de vue relativement à l'échelle mondiale. C'est du bouclage du monde dont il est question ; c'est déjà le cas avec Duval et les autres utopistes socialistes.
- 45 Le nouveau regard porté sur la planète par Duval, au-delà de la mise en réseau et de l'unité du genre humain, provoque un effet de rapetissement ; c'est l'idée d'un « monde-point » (Bretagnolle et Robic, 2005a). Cette planète, jusque là immense, parsemée d'obstacles aux communications, est réduite par des circulations de plus en plus rapides. Si certains de ses contemporains trouvent cette image un peu simpliste et lui préfère celle d'un monde déformé par l'accélération inégale des vitesses à la surface de la terre, Duval semble apprécier cette image de la terre rapetissée donc saisissable par la pensée ; ce qui prime, au-delà d'une appréciation des effets différenciés de la vitesse, c'est la mystique du rapprochement des peuples et d'un possible gouvernement mondial. Porté par son cosmopolitisme, il s'écarte en cela des lectures que des géographes comme Ritter et plus tard comme Vidal de la Blache feront des bouleversements en cours.

Fusionner les races

- 46 Les valeurs universelles du rapprochement des peuples fondent en grande partie la vision du monde de Duval et plus largement des utopistes socialistes. Mais, à y regarder de plus près, cette posture n'est pas sans ambiguïté. Duval parle à de nombreuses reprises de « fusion des races », de « métissage » ou d'« alliances de sang » ; mais ailleurs, il met en avant une hiérarchie des « races », mobilise tous les poncifs dépréciatifs relatifs à la « race jaune », à la « race noire » ou aux « Arabes », ou encore, comme c'est le cas dans la colonie agricole du Sig, pratique une forme de discrimination entre les indigènes et les colons. Pour espérer comprendre ce qui semble à première vue très contradictoire, il faut – avec Duval – distinguer le futur proche des horizons temporels très éloignés, afin de penser le métissage des différentes populations de la planète comme une perspective très

lointaine, une utopie que les êtres humains peuvent espérer pouvoir atteindre un jour. En attendant, Duval décrit, et accepte, une humanité fortement ségréguée et hiérarchisée. Hors cette vision « fusionnelle » de l'avenir de l'humanité, il ne se distingue pas des savants de son époque, ni des géographes qui reprendront pour la plupart exactement le même discours jusqu'aux années 1930.

- 47 Le programme de *L'Économiste Français* s'inscrit donc sans contradiction dans les cadres de pensée de l'époque (Pichot, 2008 ; Reynaud-Paligot, 2006) : « *Notre but humanitaire* : l'éducation et l'élévation des races inférieures ou déchues par les races supérieures ». Duval hiérarchise les « races », de la « race blanche » à la « race noire » en passant par la « race jaune » et justifie ainsi une prétendue vocation – une « mission » écrit-il parfois aussi – de la première à dominer les autres, à s'attribuer « le gouvernement des affaires du monde » (1870 : 136). Recoupant en partie cette distribution, il en propose une autre qui classe les sociétés en quatre niveaux : « sauvages », « patriarcales », « barbares » et « civilisées », et associe bien évidemment la « race blanche » à la société « civilisée » dans la plupart des cas. Cette situation justifie, sans besoin d'avancer d'autres éléments démonstratifs, la colonisation :

les peuples n'ont plus d'autre grande mission à accomplir que l'exploitation agricole, industrielle et commerciale du globe, dont toutes les régions ont été livrées par la Providence au génie et au travail de l'homme, et surtout de l'homme de race blanche et d'éducation chrétienne. (Duval, 1877 : 244)

- 48 Parmi les hiérarchies que pose Duval, il y a celle, classique, qui établit la supériorité des sédentaires sur les nomades :

Dans ces sociétés [les sociétés « nomades »] aux limites indécises, l'occupation du sol est une possession temporaire et utile, exempte de cet amour de la terre, fruit du travail, qui suggère le désir d'une propriété pleine et entière. Le pillage des voisins ou vol extérieur, inspiré par le besoin, passe dans les habitudes et la conscience. (1863 : 204)

- 49 Dans son article de 1911 sur « Les genres de vie dans la géographie humaine », Vidal de la Blache reprendra, avec plus de subtilité et de nuances, des idées voisines mobilisant la référence du lien au sol pour caractériser la sédentarité. Cette supériorité mobilise aussi une des valeurs centrales de l'époque, commune aux économistes libéraux comme aux socialistes utopistes : le travail (Clerc, 2006), valeur que l'on retrouvera chez Vidal de la Blache et ses premiers élèves. C'est par le travail, le travail de la terre que les sédentaires seraient supérieurs aux nomades. L'idée est à nuancer néanmoins car – conformément à la vision hiérarchisée des « races » – tous les sédentaires ne se valent pas et les colons agriculteurs sont, par la valeur qu'ils accordent au travail, bien supérieurs aux agriculteurs indigènes qui ne feraient que le minimum pour survivre. De ces constats, Duval tire des leçons pour la colonisation : d'une part déposséder les nomades de terres qu'ils ne cultivent pas, d'autre part, les cantonner à des espaces plus étroits avec la perspective – on ne sait jamais – de les sédentariser.

- 50 Car Duval croit à la perfectibilité et donc l'éducabilité des « races inférieures ». À propos de la « race noire », il écrit qu'elle « a besoin (...) d'être initiée, soutenue et guidée » (1863 : 138). Ce soutien, ce guidage, cette éducation est le prélude à une fusion, qu'il faut maintenant comprendre comme un rapprochement de l'ensemble des altérités de la « race blanche » vue comme un modèle. C'est donc un processus d'acculturation qui fonde la conception raciale de Duval, en intégrant, à long terme, dans le groupe « civilisé » les meilleurs éléments des autres groupes humains – ceux qui sont éducatibles – rejetant alors les autres dans une irréductible sauvagerie.

Connaître la géographie pour contrôler le Monde

- 51 On le voit, l'éducation est une valeur centrale pour Duval, et la géographie occupe une place toute particulière au sein de ce projet éducatif.
- 52 Lors de son installation dans la colonie agricole de la plaine du Sig, une des fonctions qu'il s'attribue est l'éducation des enfants de la colonie. Tous les jours, il les rassemble autour d'un globe pour quelques « leçons de choses » ; il leur montre « cette pauvre terre (...) ses montagnes (...) verdoyantes, ses plaines fertiles, ses eaux fraîches, ses habitants susceptibles de progrès » (Levasseur, 1877 : viii). Le but de ces petites leçons est d'abord de mobiliser ces enfants pour des projets futurs de colonisation, pour « entreprendre le défrichement du Sahara » (Levasseur, 1877 : viii) par exemple. L'éducation géographique est indispensable à la colonisation et plus globalement à l'action dans le monde et à l'ensemble des entreprises de mise en valeur de la planète. Cette conviction dont Duval est un des premiers zéloteurs va contribuer à orienter les programmes scolaires de l'enseignement secondaire au moins pendant les trois dernières décennies du XIX^e siècle, même si sa disparition prématurée n'en fait pas la cheville ouvrière de ces évolutions.
- 53 Produire des connaissances est une préoccupation essentielle des saint-simoniens. Pour s'en tenir à l'Algérie, on peut citer par exemple les travaux de Henri Fournel (1799-1876) ingénieur des mines, géologue, saint-simonien (c'est un correspondant de *L'Économiste Français*) envoyé en mission en Algérie en 1843. Il publie à son retour deux volumes consacrés à la *Richesse minérale de l'Algérie accompagnée d'éclaircissements historiques et géographiques sur cette partie de l'Afrique septentrionale* (1850 et 1854). On peut aussi citer la carte de l'Algérie (plutôt les différentes cartes de l'Algérie) produite par Ernest Carette (1808-1890) capitaine du génie, saint-simonien et par Auguste Warnier (1810-1875), médecin, homme politique et saint-simonien, proche de Jules Duval avec qui il défendra les colons. Bien évidemment, tous les travaux de Duval, et notamment ceux qui sont rassemblés après sa mort dans *L'Algérie et les colonies françaises* (1877) contribue à enrichir et préciser ce corpus de connaissances.
- 54 Ces connaissances doivent être utiles pour l'entreprise coloniale. C'est une nouvelle vision du savoir en général et du savoir géographique en particulier que propose Duval : un savoir pour l'action. Il dévoile ce programme dans sa conférence de 1863 à la Société de Géographie de Paris :
- C'est en dressant l'inventaire complet de toutes forces naturelles à exploiter et des produits à échanger, pays par pays, que la géographie rend de précieux services à l'économie politique (...) Au travail humain, elle signale les terres à habiter, les mers à sonder, les forêts à abattre ou aménager, les plantes et les animaux à élever ou à acclimater, les forces motrices à utiliser, les richesses souterraines à fouiller. Elle guide chaque race dans l'établissement de l'économie. À l'échange humain, elle signale les infinies ressources, qui résultent de la diversité de tous les éléments terrestres et sociaux dont elle dresse l'inventaire (245).
- 55 Ce faisant, Duval définit un nouveau champ au sein de la géographie, appelé pour lui à prendre la plus grande importance : la géographie économique. Ses propositions se concrétiseront, d'abord au sein des programmes scolaires puis, comme une composante formalisée du discours géographique.
- 56 L'année suivante, il reprend, sous un angle un peu différent, la même idée en plaidant pour une « science de la colonisation » au sein de laquelle la géographie fournirait des

informations « sur la situation, l'étendue, la configuration, la constitution géologique des terres vacantes. » (1864 : xix).

- 57 La visite de l'Exposition Universelle de 1862 à Londres permet à Duval de faire le lien entre l'éducation géographique et une colonisation efficace. Il en fait l'écho devant ses collègues de la SGP :

La supériorité coloniale et commerciale de l'Angleterre est intimement liée à la diffusion générale des notions géographiques. À la dernière exposition de Londres, on admirait le nombre, la variété et la modicité des prix des livres et des atlas, à l'usage des écoles primaires. Initié dès l'enfance à la connaissance du globe, de ses régions et de ses produits, tout Anglais est préparé de bonne heure, aux rôles de marin, de colon, de voyageur, d'explorateur. Intelligente éducation que toutes les nations, et la France particulièrement, devraient donner à leurs enfants ! (1863 : 315-317)

- 58 Il n'aura guère l'occasion de préciser son propos, ni de donner plus de visibilité à cette conception de la géographie, encore moins de mettre en application ses convictions pédagogiques d'un enseignement géographique adapté aux nécessités du temps et finalisé par le projet colonial au sens large, autrement dit la mise en valeur de la planète. C'est Émile Levasseur qui réalisera ce projet sur la base des propositions de Duval avec les programmes de l'enseignement spécial de 1866 et ceux de l'enseignement secondaire classique de 1870-72 (Clerc, 2007) d'une part, et des propositions pédagogiques d'autre part qui renvoient prioritairement aux pratiques d'observation et aux travaux de terrain.

Conclusion

- 59 Les utopies socialistes participent d'une nouvelle vision de l'espace géographique et de l'espace terrestre : celle d'un espace vu comme enjeu à l'échelle de la totalité planétaire. L'enjeu est celui de la mise en valeur d'un potentiel à travers des pratiques culturelles jugées adaptées et par l'intermédiaire de constructions théoriques systématiques comme le fait Fourier. Ces perspectives sont développées pour la planète toute entière.
- 60 Les utopies socialistes ne définissent pas un courant de la géographie. Mais, ceux qui sont sensibles à ces réflexions, qu'ils soient ou non issus de ces mouvements, élaborent une proposition pour la géographie qui réinterprète, qui incorpore le corpus intellectuel des saint-simoniens en particulier, dans une pensée du monde. Ils contribuent à modifier le regard porté sur la terre en proposant une alternative à l'idée de la terre comme *demeure* providentielle pour les sociétés humaines, avec une terre vue comme *domaine* à exploiter.
- 61 Cette proposition alternative semble s'effacer lorsque la géographie vidalienne commence à occuper le terrain. Mais cette construction épistémologique, influencée par une forme d'exclusivisme des paradigmes (Kuhn, 1983), est réductrice. Les oppositions de la fin du siècle entre Paul Vidal de la Blache (1845-1918) et Marcel Dubois (1856-1916) ont participé de cette vision binaire et ont été interprétées à tort comme une fracture irréductible entre deux conceptions de la géographie : d'un côté une science qui décrit et explique, de l'autre un savoir pour l'action et la transformation du monde.
- 62 La matrice intellectuelle de Vidal de la Blache serait héritée de la géographie descriptive du XIX^e siècle, celle de Conrad Malte-Brun (1775-1826) et de sa géographie universelle par exemple, n'empruntant rien à la pensée de l'action héritée en partie des utopies socialistes. L'étude des écrits des géographes, de leur parcours et des réseaux dans

lesquels ils s'insèrent montrent que les relations sont sans doute plus complexes (Clerc, 2014 ; Robic, 1992).

- 63 En 1869, le jeune Vidal de la Blache assiste à l'inauguration du canal de Suez. L'information est peut-être anecdotique mais comme le note Jean-Baptiste Arrault, elle témoigne de son intérêt pour « l'analyse des interrelations et de la communication, à toutes les échelles, régionale, nationale et mondiale. » (2008 : 77) Le canal n'a pas été réalisé par les saint-simoniens mais c'était un de leurs grands projets et Duval notamment s'y est beaucoup intéressé. Ce rapprochement fait surgir une « géographie inattendue » (Arrault, 2008) qui révèle des continuités, des articulations plus que des oppositions tranchées et qui, en éclairant une zone d'ombre de l'histoire de la géographie française, peut contribuer à réexaminer le rôle de Saint-Simon, de Fourier et de leurs héritiers dans l'émergence d'une nouvelle pensée spatiale.

BIBLIOGRAPHIE

- Ageron, Charles-Robert (2005). *De l'Algérie « française » à l'Algérie algérienne*. Paris, Bouchène.
- Arrault, Jean-Baptiste (2007). *Penser à l'échelle du monde. Histoire conceptuelle de la mondialisation en géographie (fin du XIX^e siècle/entre-deux-guerres)*. Thèse de l'Université Paris I Panthéon-Sorbonne sous la direction de M.-C. Robic.
- Arrault, Jean-Baptiste (2008). « Une géographie inattendue : le système mondial vu par Paul Vidal de la Blache ». *L'Espace Géographique*, n°1, pp. 75-88.
- Besse, Jean-Marc, Blais, Hélène et Surun, Isabelle (2010). *Naissances de la géographie moderne (1760-1860)*. Lyon, ENS Éditions.
- Blais, Hélène et Laboulais, Isabelle (2006). *Géographies plurielles. Les sciences géographiques au moment de l'émergence des sciences humaines (1750-1850)*. Paris, L'Harmattan.
- Boyer, Gilles, Clerc, Pascal et Zancarini-Fournel, Michelle (2013). *L'école aux colonies, les colonies à l'École*. Lyon, ENS Éditions.
- Bretagnolle, Anne et Robic, Marie-Claire (2005a). « Révolution des technologies de communication et représentations du monde. 1/ Monde-point et monde difforme (1830-1840) ». *L'Information Géographique*, Juin, vol. 69, pp. 150-167.
- Bretagnolle, Anne et Robic, Marie-Claire (2005b). « Révolution des technologies de communication et représentations du monde. 2/ Du petit monde au monde sans échelles ». *L'Information Géographique*, Juin, vol. 69, pp. 168-183.
- Chevalier, Michel (1832). *Système de la Méditerranée. Politique nouvelle dans « Religion Saint-Simonienne. Système de la Méditerranée »*. Paris, Au bureau du globe.
- Clerc, Pascal (2006). « La géographie française et les "indigènes". Le cas de l'Afrique du Nord à travers les articles des *Annales de Géographie* (1892-1942) », <http://halshs.archives-ouvertes.fr/halshs-00752031>.
- Clerc, Pascal (2007). « Émile Levasseur

Levasseur

, un libéral en géographie ». *L'Espace Géographique*, n°1, pp. 79-92.

Clerc, Pascal (2008). « Les formes de la domination : paysages ruraux en Afrique du Nord colonisée ». *Mappemonde*, n°91.

Clerc, Pascal (2014). « Les Annales de Géographie (1895-1919). Une Chronique de la colonisation en marche » dans *Historia da Geografia e colonialismo / Histoire de la Géographie et Colonialisme / History of Geography and colonialism*, Garcia Alvarez Jacobo et Garcia João-Carlos (dir.). Lisbonne, Centro de estudos geográficos - UGI Commission of the History of Geography, pp. 61-74.

Coilly, Nathalie et Régnier, Philippe, dir. (2006). *Le siècle des saint-simoniens du Nouveau christianisme au canal de Suez*. Paris, BNF.

Desmars, Bernard (2005). « L'Union agricole d'Afrique. Projet phalanstérien, œuvre philanthropique ou entreprises capitaliste ? ». *Cahiers Charles Fourier*, 2005 / n° 16, en ligne : <http://www.charlesfourier.fr/spip.php?article283> (consulté le 6 juillet 2015).

Duval, Jules (1863). « Des rapports entre la géographie et l'économie politique (Discours lu à la société de géographie de Paris dans sa séance publique du 1er mai 1863 par Jules Duval

Duval

) ». *Bulletin de la Société de géographie*, 5^{ème} série, tome 6, pp. 169-250 et pp. 307-325.

Duval, Jules (1864). *Les colonies et la politique coloniale de la France*. Paris, Arthus Bertrand.

Duval, Jules (1867). *Notre pays*. Paris, Hachette.

Duval, Jules (1870). *Notre planète*. Paris, Hachette.

Duval, Jules (1873). « Colonisation » dans Block Maurice, *Dictionnaire général de la politique*. Paris, O. Lorenz, 2 vol., pp. 392-396.

Duval, Jules (1877). *L'Algérie et les colonies françaises*. Paris, Guillaumin.

Émerit, Marcel (1941). *Les saint-simoniens en Algérie*. Paris, Les Belles Lettres.

Ferretti, Federico (2014). *Élisée Reclus. Pour une géographie nouvelle*. Paris, CTHS.

Fourier, Charles (1808). *Théories des quatre mouvements et des destinées générales*. Leipzig, (éditeur non mentionné).

Girardet, Raoul (1972). *L'idée coloniale en France de 1871 à 1962*. Paris, Hachette.

Heffernan, Mickael (1989). « The limits of utopia : Henri Duveyrier and the exploration of the Sahara in the nineteenth century ». *The Geographical Journal*, 155 (3), pp. 349-352.

Kuhn, Thomas (1983). *La structure des révolutions scientifiques*. Paris, Flammarion.

Madonna-Desbazeille, Michèle. « L'Union agricole d'Afrique. Une communauté fouriériste à Saint-Denis du Sig, Algérie », *Cahiers Charles Fourier*, 2005 / n° 16, en ligne : <http://www.charlesfourier.fr/spip.php?article284> (consulté le 6 juillet 2015).

Lejeune, Dominique (1993). *Les sociétés de géographie en France et l'expansion coloniale au XIX^e siècle*. Paris, Albin Michel.

Levasseur, Émile (Au nom de la 1^{ère} commission) (1879). *Rapport sur le commerce et le tonnage relatif au canal interocéanique*. Paris, Martinet.

Mattelart, Armand (2009). *Histoire de l'utopie planétaire. De la cité prophétique à la société globale*. Paris, La Découverte.

- Musso, Pierre (2006). *La religion du monde industriel, analyse de la pensée de Saint-Simon*. La Tour d'Aigues, Éditions de l'Aube.
- Pichot, André (2008). *Aux origines des théories raciales. De la Bible à Darwin*. Paris, Flammarion.
- Reynaud-Paligot, Carole (2006). *La République raciale. 1860-1930*. Paris, PUF.
- Rhein, Catherine (1982). « La géographie, discipline scolaire et/ou science sociale ? (1860-1920) ». *Revue française de sociologie*, XXIII, pp. 223-251.
- Robic, Marie-Claire (1992). « Géographie et écologie végétale : le tournant de la Belle Époque » dans Robic Marie-Claire (dir.) *Du milieu à l'environnement. Pratiques et représentations du rapport homme-nature depuis la Renaissance*. Paris, Economica, pp. 125-165.
- Riot-Sarcey, Michelle (1998). *Le Réel de l'utopie : essai sur le politique au XIX^e siècle*. Paris, Albin Michel.
- Simon, Jules (1889). *Notice historique sur la vie et les travaux de Michel Chevalier*. Paris, Publications de l'Institut de France.
- Valette, Jacques (1974). *Socialisme utopique et idée coloniale. Jules Duval Duval (1813-1870)*, Thèse d'histoire de l'Université Paris I sous la direction de J.-B. Duroselle.
- Vidal de la Blache, Paul (1911). « Les genres de vie dans la géographie humaine ». *Les Annales de Géographie*, n°111, pp.193-212 et n°112, 289-304.
- Vivien de Saint-Martin, Louis (1864). « De l'état des sciences géographiques et de l'enseignement de la géographie en France et en Allemagne. Aperçu historique ». *L'année géographique*, deuxième année, p. 1-33.

NOTES

1. Avant l'institutionnalisation de la discipline, ce qui relève de la géographie n'est pas toujours simple à définir. On qualifiera de « géographique » des savoirs ainsi nommés par les acteurs de l'époque.
2. 240 membres en 1864 et 2473 en 1885 (Lejeune, 1993 : 82).
3. La situation est un peu plus complexe cependant. Certains des acteurs majeurs de cette période se définissent parfois comme géographes, parfois autrement ; d'autres parlent de géographie et sans doute en font sans revendiquer le titre de géographe, parfois même sans dire faire de la géographie ; d'autres encore se désignent eux-mêmes comme géographes sans qu'aucune institution (laquelle d'ailleurs ?) ne leur ait conféré ce titre.
4. Il convient de citer néanmoins la volumineuse thèse de Jacques Valette (1974), un monument d'érudition mais que ne pose guère les questions de la place de Duval dans l'histoire des savoirs et celle de sa contribution à la définition d'un paradigme géographique.
5. Voir notamment le site de l'Association d'études fouriéristes et des Cahiers Charles Fourier : <http://www.charlesfourier.fr/>.
6. Dans les faits, il semble qu'il occupe une place encore plus importante dans l'exploitation (Desmars, 2005).
7. Archives Jules Duval, Société des lettres de l'Aveyron (Boîte « Articles 1860-67 »).
8. Sa bibliothèque riche d'environ 1 400 volumes est archivée à Saint Geniez d'Olt (Aveyron) où il fit une partie de ses études. De très nombreux ouvrages concernent l'Afrique en général et l'Afrique du Nord en particulier ; les autres colonies (françaises et étrangères) occupent une place

importante. Les autres thématiques concernent l'économie (économie politique, ressources, agriculture, commerce), les questions sociales (travail, pauvreté), les socialismes (principalement les mouvements saint-simonien et fouriériste) ainsi que des travaux sur la région de Rodez.

9. Il y a deux femmes dans l'environnement intellectuel de Duval : Julie Daubié, militante, économiste, journaliste qui est aussi connue comme la première femme bachelière, et Louise Belloc, femme de lettres, traductrice et pédagogue. C'est à la fois dérisoire et notable pour une époque où le monde des idées est un monde d'hommes.

10. Ils divergent ainsi d'avec la pensée de Marx qui dénonce l'incompatibilité du libre-échange et d'une fraternité des êtres humains à l'échelle planétaire.

11. Elle est appelée aussi *Union libérale pour la défense des traités de commerce*.

12. Le traité a été signé le 23 janvier 1860 pour une durée de dix ans.

13. Il est notamment à l'initiative de l'École Centrale de Lyon et de la Société d'Enseignement Professionnel du Rhône (SEPR).

14. La population mondiale s'élève alors à un milliard de personnes.

15. D'après le texte manuscrit des conférences déposé à la Société des Lettres de l'Aveyron (Fonds Jules Duval, « manuscrits de l'auteur (1) »).

16. Vers la fin de sa vie, il sera très engagé dans une société projetant un tunnel ferroviaire sous la Manche.

17. Signalons que Levasseur introduit par une « notice bibliographie » l'ouvrage posthume de Duval – une sorte d'hommage rendu par la compilation de différents travaux – *L'Algérie et les colonies françaises* (1877).

RÉSUMÉS

Vers le milieu du XIX^e siècle, des utopistes socialistes, héritiers de Saint-Simon et Fourier, développent leurs conceptions politiques à l'échelle du monde. Parmi ceux-ci, Jules Duval, colon en Algérie puis journaliste, associe l'idéologie coloniale et un projet de mise en valeur de la planète aux savoirs géographiques. Duval propose de redéfinir le champ de la géographie autour des questions économiques et dans une perspective utilitaire. Après sa mort, c'est dans le domaine scolaire et chez les zéloteurs de la colonisation que cette volonté de faire de la géographie une science appliquée aura le plus d'écho.

Em meados do século XIX, socialistas utópicos, na tradição de Saint-Simon e Fourier, desenvolveram suas visões políticas em uma escala global. Dentre eles, Jules Duval, um colono argelino que se tornou jornalista, associou a ideologia colonialista e um projeto de desenvolvimento dos recursos do planeta ao conhecimento geográfico. Duval propôs redefinir o campo da geografia em torno a questões econômicas em uma perspectiva utilitarista. Após sua morte, este desejo de transformar a geografia em uma ciência aplicada seria visto mais claramente na esfera educacional e entre os defensores do colonialismo.

Around the middle of the 19th century, utopian socialists in the tradition of Saint-Simon and Fourier, developed their political visions on a global scale. Among them, Jules Duval, an Algerian settler turned journalist, associated colonialist ideology and a project to develop earth's resources with geographical knowledge. Duval proposed to redefine the field of geography around economic issues and for utilitarian aims. After his death, this desire to turn geography

into an applied science would be seen most clearly in the educational sphere and among proponents of colonialism.

En la mitad del siglo XIX, los socialistas utópicos, en la tradición de Saint-Simon y Fourier, desarrollaron sus ideas políticas en una escala global. Entre ellos Jules Duval, un colono argelino que se convirtió en un periodista, asocia el conocimiento geográfico a una ideología colonialista y un proyecto de desarrollo de los recursos del planeta. Duval propuso redefinir el campo de la geografía en torno a temas económicos en una perspectiva utilitarista. Después de su muerte, el deseo de transformar la geografía en una ciencia aplicada se ve más claramente en el ámbito educativo y entre los defensores del colonialismo.

INDEX

Index géographique : Mundo, Europa, França

Mots-clés : Monde, colonialisme, géographie appliquée

Keywords : World, colonialism, applied geography

Index chronologique : 1801-1901

Palabras claves : colonialismo, geografía aplicada

AUTEUR

PASCAL CLERC

Maître de conférences HDR en géographie

Université Claude Bernard Lyon 1 / ESPE

UMR 8504 Géographie-cités, équipe EHGO

clercpascal@wanadoo.fr